

dossier

Mémoire coloniale et littérature



La mémoire littéraire coloniale, une composante de l'histoire sujette à polémique, en Belgique comme au Congo, semble obéir à des facteurs complexes. Pourquoi certains épisodes particulièrement douloureux de la période coloniale, ou même précoloniale, sont-ils évacués de la mémoire collective? Pourquoi la plaie de l'esclavage a-t-elle laissé des traces si infimes pour ce qui est des représentations collectives? Pourquoi le scandale « des mains coupées », qui discrédita définitivement l'entreprise colonisatrice de Léopold II est-il thématisé davantage dans les ouvrages produits par les Occidentaux que dans les écritures congolaises, tous genres confondus? Pourquoi, en revanche, certaines traces du paternalisme colonial sont-elles évoquées, désormais, sous un jour plutôt favorable? Pourquoi l'oral se réserve-t-il une sorte de monopole sur certains thèmes de consonance historique alors que les écrivains entretiennent à leur sujet un silence pesant et d'autant plus tremblant?

Antoine Tshitungu Kongolo

Antoine Tshitungu Kongolo est chercheur à l'université de Lille III.

Dans *Zakhor. Histoire et mémoire juive*, l'historien américain Y. H. Yerushalmi s'assigne pour objectif la mise en œuvre d'un « essai d'étude spécifique de la dynamique de la mémoire collective juive ». Les liens entre mémoire et histoire sont complexes et se déclinent volontiers sous le signe d'un curieux paradoxe : « Pourquoi, s'interroge Yerushalmi, alors que le judaïsme à travers les âges fut toujours fortement imprégné du sens de l'histoire, l'historiographie ne tint-elle au mieux qu'un rôle ancillaire parmi les Juifs, et le plus souvent n'en joua-t-elle aucun? Dans les épreuves que connurent les Juifs, la

mémoire du passé fut toujours essentielle, mais pourquoi les historiens n'en furent-ils jamais les premiers dépositaires? »

Cette question dépasse, l'on en conviendra aisément, le monde juif. Elle touche, en effet, aux modalités de fonctionnement de la mémoire des peuples, dans ses mécanismes subtils, sa dynamique intrinsèque et extrinsèque, ses réceptacles ainsi que ses canaux de transmission. Les observations formulées par l'historien américain recèlent quantité d'enseignements précieux. L'écriture, quand bien même il s'agit d'un peuple aussi lettré que les

Juifs, n'a jamais été le dépositaire exclusif ni même totalement fiable de la mémoire du groupe. Liturgie et chronique ont joué un rôle prééminent dans la constitution de la mémoire juive, au détriment de l'historiographie en tant que telle.

ENTRE ORAL ET ÉCRIT

Les remarques précédentes éclairent la transmission de la mémoire historique spécifiques aux peuples se réclamant d'un double héritage : d'une part, l'oralité dont les racines plongent dans un terreau immémorial, d'autre part, l'alphabet latin, support des productions intellectuelles modernes et d'inspiration occidentale. Cette double mémoire est nécessairement conflictuelle. Le temps du mythe, qui évacue toute causalité de type historique, se profile derrière les témoignages à caractère oral. Dates et faits paraissent moins importants que leur interprétation inscrite dans le droit fil des mythes anciens. Par contre, dès qu'il s'agit de passer par le moule de l'écriture, les exigences sont tout autres. Fût-elle sommaire, une comparaison entre le matériau écrit et oral, susceptibles, l'un comme l'autre, de recueillir les sédiments de la mémoire collective congolaise, laisse entrevoir une véritable dissymétrie dont l'interprétation ne saurait se suffire des idées toutes faites. Par ailleurs, l'on ne peut exciper de l'oralité ancestrale et de ses schèmes, réduits en l'occurrence à des poncifs, pour essayer de comprendre la transmission des faits historiques et, notamment, ceux liés à la colonisation belge.

De toute évidence, au Congo, les matériaux issus du creuset de ce qu'il est

convenu d'appeler la « culture populaire » comportent énormément de références explicitement critiques à l'égard de la période des Belges. Par contre, les productions dues aux élites ont été beaucoup moins enclines à aborder l'histoire en tant que telle. Néanmoins, des figures majeures de l'intelligentsia semblent désormais impliquées, davantage que par le passé, dans la phase d'élucidation en cours. En effet, alors qu'au cours des décennies postindépendantes, l'on avait pris le pli d'exalter l'oralité ancestrale sans d'ailleurs en investiguer la veine historique, aujourd'hui sa prise en compte semble aller de pair avec les exigences de la rigueur historique. L'histoire africaine, écrit Thomas Mpoyi-Buatu, « doit rendre gorge », autrement dit découler de la lecture rigoureuse des vestiges et documents hérités du passé. Cette exigence-là, qui n'est pas mince, devrait l'emporter sur les effusions sentimentales, les procès d'intention ainsi que les tentatives de mythifications.

Pour autant, le constat que dresse Jean-Louis Lippert quant à l'état des lieux de la mémoire collective dans ses rapports avec le Congo n'en incite pas moins au questionnement : « Qui croira, par exemple dans cent ans, qu'une province d'Europe comme la Belgique / Eut pour colonie le continent du Congo / Auquel elle dut son existence éphémère de royaume prospère / Et de mentale misère ? ».

Les modalités de fonctionnement de la mémoire coloniale, tant en Belgique qu'au Congo et, notamment, dans le dernier quart du ^{xx}e siècle, sont complexes.

Des phénomènes d'érosion ont eu cours de part et d'autre, se traduisant, entre autres, par l'enfouissement des thématiques douloureuses sous les strates d'un silence où la culpabilité avait une part importante. Or l'on a pu observer au cours des dernières décennies du siècle écoulé un phénomène de résurgence du fait colonial qui aura de manière sensible marqué parallèlement les champs d'écritures belge et congolais sans du reste exclure une réelle distanciation critique.

LES FICTIONS

Ces inflexions nouvelles ont jonché de nombreuses traces le corpus fictionnel, qu'il soit le fait des écrivains du Nord ou du Sud. L'entrecroisement de leurs discours, un siècle après la mise en branle de la colonisation, est significatif. Qu'on jauge les écrits à l'aune de leurs convergences ou de leurs différenciations, il demeure que la question de la mémoire coloniale y occupe une place cruciale avec toute sa charge symbolique.

L'approche croisée de textes donne à lire et à voir des processus sous-jacents dont découlent des phénomènes aussi caractéristiques que l'occultation, l'oubli, le brouillage de repères, voire l'amnésie, qu'ils soient sélectifs ou non, voulus ou inconscients. Nous pensons tout particulièrement à la remarquable trilogie de Jean-Louis Lippert. Mais aussi à A. Russo (*Sang mêlé ou ton fils Léopold*, 1990) ou à M.-Cl. Blaimont (*Black Lola*, 1994) dont l'investigation littéraire se joue sur le mode de la mythification et du réalisme tout à la fois, dans une démarche compa-

nable à celle de Jean-Louis Lippert, qui, lui, va pourtant aussi loin que possible dans l'exploration de l'histoire et de la veine intime. Voilà pour le versant belge.

Du côté congolais, l'imposante biographie de Valentin Yves Mudimbe, *Les corps glorieux des mots et des êtres. Essai d'un jardin africain à la Bénédictine* (1994), résume le renouvellement des approches dans le chef d'une intelligentsia qui avait produit, auparavant, un discours extrêmement négatif sur la période belge, subjuguée qu'elle était par les exigences d'un nationalisme plutôt dur et qui en était revenue atteinte dans ses certitudes par la prise de conscience de ses propres insuffisances. Valentin Yves Mudimbe propose une lecture lucide et rigoureuse du passé de l'Afrique dans ses phases aussi bien précoloniale, coloniale que postcoloniale en s'efforçant d'objectiver les faits tout en échappant aux tentations d'un passéisme teinté de romantisme. De même détruit-il les œillères des idéologies africaines, jugées très particularistes avec leur danger de dérives totalitaires. Les effusions sentimentales de certains historiens plus soucieux de mythes que des faits ne trouvent pas davantage grâce à ses yeux.

APRÈS L'INDÉPENDANCE

De part et d'autre, l'on révoque l'amnésie, le retour sur le passé va de pair avec une conscience historique fort aiguisée. Et pourtant, le rapport des uns et des autres à ce passé, marqué du sceau de la colonisation, n'est pas monolithique.

Au lendemain de la césure douloureuse de l'indépendance du Congo, la Belgique

semble avoir procédé à l'enfouissement de son passé colonial, lequel s'acheva dans les affres d'une séparation d'ordre traumatique. Il faudra attendre quasiment deux décennies pour voir surgir des fictions significatives.

Exception à cette règle, *L'homme qui demanda du feu* (1977) d'I. Reisdorff évoque le crépuscule de la colonisation belge au Rwanda et au Burundi tout en thématissant la dualité Hutu-Tutsi avec ses mécanismes spécifiques de violence. Ce roman indique la possibilité d'une distanciation critique peu évidente dans les premières années de la période postcoloniale, alors que la veine de reportages sensationnels ainsi que le filon des mémoires d'anciens, enclins aux trémolos nostalgiques, faisaient florès.

Du côté congolais, la prise à bras-le-corps de la période historique de la colonisation aura été plus lente, en raison d'une série de facteurs spécifiques. En effet, la doxa congolaise, à l'exception notable de la dernière décennie du xx^e siècle, a toujours rechigné à reconnaître la part pourtant considérable des facteurs liés à la colonisation belge, dans l'émergence de la modernité, économique, sociale ou même culturelle. Sur le plan culturel, la stigmatisation se veut absolue. Comme l'a remarqué le pamphlétaire belge, Oscar-Paul Gilbert, l'expression métaphorique l'« empire du silence » marque la plupart des analyses mises en œuvre par les intellectuels congolais. Fait pourtant révélateur, ils se réfèrent de manière obsédante à ce qui avait cours dans l'Empire français d'Afrique; l'on reproche, entre autres, au

colonisateur belge de n'avoir guère encouragé et promu la création littéraire dans l'immense territoire placé sous sa tutelle directement ou indirectement entre 1885 et 1960. À contrario, les réalisations de la Belgique en termes d'infrastructures économiques et sociales et, plus particulièrement, dans le domaine de la santé semblent avoir imprégné davantage la mémoire collective congolaise.

S'il est compréhensible que nombre d'intellectuels congolais tracent une infranchissable ligne de démarcation entre, d'une part, la période des Belges et, d'autre part, l'après-indépendance, l'historiographie littéraire, elle, dévalorise les périodes antérieures. Le romancier Paul Lomami-Tshibamba ainsi que le poète Antoine-Roger Bolamba font figure de rescapés quasi miraculeux de cette période généralement assimilée à un désert culturel. Cette vision fort idéologiquement orientée gomme, pour ainsi dire, les écritures en langues congolaises prédominant dans les premières décennies de la colonisation, en raison, principalement, des injonctions de l'administration indirecte, tout aussi déterminantes pour la compréhension des processus culturels, qui eurent cours au Congo et qui se poursuivent à ce jour, et des spécificités du modèle éducatif, mis en place par les missionnaires soucieux d'alphabétiser les populations tout autant que d'*inculturer* l'évangile.

Ces strates d'écritures en langues locales sont pourtant essentielles pour l'élucidation des modalités de passage de l'oral à l'écrit. Ne constituent-elles pas, par

ailleurs, des éclairages précieux pour le balisage des écritures d'aujourd'hui et, pourquoi pas, de demain?

BELGIQUE, MÉMOIRE EN QUENOUILLE

La mémoire africaine des Belges s'est singulièrement délitée au cours des trois dernières décennies sous le triple effet de l'oubli, de la perte progressive des repères au sein des nouvelles générations et, enfin, d'une perception de plus en plus biaisée du champ historique. La méconnaissance géographique, culturelle, humaine et historique de l'Afrique centrale, qui fut anciennement belge, s'inscrit cependant au cœur d'un questionnement complexe. Le refoulement qu'on observe serait-il dû à la culpabilité historique liée aux atrocités d'antan? Les épiphénomènes de l'amnésie collective seraient-ils involontaires ou sciemment mis en œuvre comme le laisse entendre le tonitruant et iconoclaste Jean- Louis Lippert: « Il fallut reconstituer un puzzle impalpable / Dont les pièces étaient faites de non-dits / De pensées aveugles / De mémoire absent / D'amnésie programmée / Qu'avions-nous été faire au Congo? / Pourquoi n'y étions-nous plus? Mystères plus impalpables que le sucre. » Sans doute ces hypothèses sont-elles, l'une comme l'autre, partiellement recevables.

S'il faut parler d'amnésie relative, celle-ci est à ranger parmi les signes des temps, révélations des contrecoups des évolutions internes à la Belgique, tiraillée entre la périphérie et le centre. Dualisée, entraînée dans les spirales du fédéralisme voire

séduite par le confédéralisme, cela au détriment d'un État central de plus en plus affaibli, la Belgique aura liquidé progressivement ses références communes, qu'elles soient historiques ou symboliques, parmi lesquelles ce passé colonial qui fut, en d'autres temps, un des éléments emblématiques d'une mémoire collective commune.

La communautarisation des domaines aussi sensibles que l'éducation ainsi que les programmes scolaires, pour répondre aux impératifs des politiques linguistiques mises en place, aura également contribué à accentuer la coupure avec les réalités congolaises, lesquelles avaient forcément acquis le droit de cité dans les programmes nationaux désormais obsolètes.

S'agissant de la Flandre, il est incontestable que, en approfondissant légitimement son identité propre, elle aura procédé à l'éviction de références coloniales et, notamment, à une part considérable de textes en tous genres coulés en français. Cette mutilation, dont il faudrait investiguer les méfaits, est d'autant plus regrettable au vu du rôle majeur que jouèrent au Congo les missionnaires belges, issus pour la plupart du Nord du pays. La mise en liquidation de la maison Belgique, ainsi que de sa dimension nationalitaire, n'aura pas été sans conséquences sur la transmission du patrimoine historique commun et notamment dans son aspect colonial. Les avatars de cette déperdition sont nombreux.

Il en découle, dans les médias par exemple, des lectures aberrantes de tragédies

africaines avec leur cortège d'approximations, de clichés exotiques et d'oublis singuliers. L'on évacue ainsi les responsabilités historiques de la Belgique. Les tragédies récentes, pour mémoire le génocide rwandais, semblent la résultante fatale d'une causalité atavique, réduisant à néant l'arrière-plan historique, pourtant essentiel. Cette mémoire détricotée se doit d'être reconstituée peu à peu, à la fois aux fins de se réappropriier le passé mais encore, et surtout, pour tracer l'avenir. Or les textes littéraires ont l'avantage non seulement de constituer des réceptacles des expériences humaines, mais ils donnent à lire et à voir, au travers de leur rendu émotionnel, bien des faces invisibles, à première vue, de l'aventure humaine avec ses ombres et ses lumières.

Alors même qu'ils nomment des tragédies effroyables, n'ont-ils pas le privilège de s'en distancier grâce à la dérision? Dépositaires des voix multiples, témoins de pulsions conquérantes, révélateurs des tensions et des déchirements, mais aussi des fusions culturelles dans le dépassement de l'horreur, les écritures belges du dernier siècle charrient quantité des sédiments de la mémoire africaine.

Elles ont le mérite de nommer, et c'est le cas sous le plume de Jean-Louis Lippert, contempteur patenté de la figure de Léopold II, roi des Belges, les horreurs qui ponctuèrent les conquêtes, la domestication ainsi que l'exploitation des territoires. Ces voix nouvelles décrivent les avatars du choc des cultures, mais aussi la fascination dont accoucha la découverte de l'autre ainsi que son corollaire, à savoir

l'humilité qui consiste à se mettre à son écoute. Si Jean Louis Lippert s'attarde sur des figures importantes de l'histoire (Léopold II, Lumumba, Mobutu), Marie-Claire Blaimont et Albert Russo évoquent davantage la découverte de l'autre. Tous trois cependant revendiquent leurs attaches avec l'Afrique, lesquelles se subliment, à leurs yeux, dans le métissage culturel ou biologique, voire les deux.

CONGO, DÉTRICOTAGE DU PASSÉ ET PROPAGANDE

Au Congo, la mémoire collective, qu'il s'agisse des phases coloniales ou même des strates postindépendantes, fait figure d'un champ dévasté dont l'accumulation chaotique de décombres défie un balisage digne de ce nom. Là aussi, le rapport au passé colonial est tributaire de facteurs complexes.

Pendant, ce passé a notablement subi les coups de boutoir de l'idéologie de l'authenticité qui s'était donné pour objectif de détruire les références coloniales aux fins d'ouvrir, en apparence tout au moins, le chantier d'une renaissance culturelle sous-tendue par un nationalisme exigeant.

Les monuments coloniaux se virent déchoir de leur socle quand ils n'étaient pas saccagés, jetés à bas avant d'être remis dans l'anonymat des arrière-cours. Les toponymes à consonance belges furent bannis; les prénoms chrétiens passèrent à la trappe. Les autorités zaïroises justifient leurs actes, lesquels préparaient en vérité l'avènement d'un pouvoir de plus en plus arbitraire incarné par Mobutu,

par la nécessaire décolonisation mentale impliquant le retour à l'authenticité.

Pourtant ce mouvement, en dépit de la séduction de son nationalisme, tout au moins rhétorique, ne sut guère se préserver des références, inconscientes ou non, de la période honnie du « colonialisme ». Certaines de ses incantations magiques et de ses mythes de référence en témoignaient.

« Heureux le peuple qui danse et qui chante pour son chef » : ce slogan emblématique de l'inepte propagande de l'époque n'avait-il pas un air de déjà vu ? Ce goût atavique pour la danse constitue pourtant un des mythes dont les Congolais feront les frais, dans une transmission constante, presque sans correctif, des explorateurs aux missionnaires, et enfin aux écrivains belges, même les moins entichés d'exotisme et de colonialisme. Cet exemple montre bien que la lecture du fait colonial, de son système, de son imaginaire ainsi que de ses mythes par les Congolais, brandissant leur nationalisme, ne s'est pas faite avec toute la rigueur voulue.

Les injonctions de l'histoire ont inversé la tendance ; le vif rejet de tout ce qui était subodoré, à tort ou à raison, comme avatar de la colonisation n'est plus de mise. L'échec cuisant des indépendances africaines en général, et congolaise en particulier, a fini par évacuer le radicalisme des discours d'antan. Au point que, désormais, la colonisation se voit enrober d'un voile romantique, elle est même érigée en un véritable paradis perdu, constamment évoqué avec des accents nostalgiques.

C'est que, au Congo, aussi, la mémoire collective a opéré des sélections singulières mais néanmoins lourdes de sens.

Peut-on dire sur la base des traits esquissés, que les mémoires belge et congolaise se trouvent impliqués dans un subtil jeu de miroirs ? Que des processus similaires de sélection et d'enfouissement sont à l'œuvre ? Rien n'est moins sûr. Il est cependant évident que le corpus du dernier quart du xx^e siècle, qu'il soit le fait des Belges ou des Congolais, se caractérise par une remarquable imprégnation historique avec des retours obsédants à l'époque des Belges. Cependant la lucidité est de mise sous les plumes nullement complaisantes de Thomas Mpoyi-Buatu (*La reproduction*, 1987), de Jean-Louis Lippert (*Mami Wata*, 1994), et de Valentin Yves Mudimbe (*Les Corps glorieux des mots et des êtres. Essai d'un Jardin africain à la benédiction*, 1994).

DISTANCIATION CRITIQUE

À la faveur de la distanciation, il apparaît de mieux en mieux que l'influence belge en Afrique centrale, et notamment au Congo, ne se limite pas, ainsi qu'il était communément admis, à l'érection d'infrastructures minières, industrielles, manufacturières ni aux campagnes prophylactiques, ces dernières étant les mieux préservées de l'oubli.

Cette influence paraît avoir suscité des dynamiques culturelles remarquables, au-delà même du phénomène de l'acculturation en tant que telle. On peut cependant se demander pourquoi certains domaines ont davantage imprégné la mémoire collective que d'autres.

Sans doute le caractère sélectif de celle-ci y est-elle pour beaucoup! Rien n'est d'ailleurs figé, alors que le rejet du fait colonial semblait à jamais scellé au cours des années soixante, il n'en est à rien à la pointe du xx^e siècle, où la colonisation, vu le paupérisme des populations, se voit auréolée de toutes les vertus et quasi mythifiée en âge d'or, cela au prix même de son contenu historique intrinsèque.

Il importe, par ailleurs, de préciser que les sédiments de la mémoire des peuples sont constitués en partie des poncifs sur lesquels se bâtissent la plupart des mythes identitaires, qu'ils soient ethniques ou nationaux. Leur élaboration n'exclut guère les approximations, les impasses, les oublis ainsi que les hyperbolismes. La politique médicale belge du temps de la colonie constitue un cas typique d'hyperbolisme, épiphénomène qui découle de la mise en parallèle entre l'efficacité d'antan et les carences actuelles. Ce qui suppose dans le cas d'espèce la mise en œuvre d'une grille de lecture peu soucieuse de la dimension critique.

Aujourd'hui, plus que jamais, l'édification de la mémoire collective passe par la destruction des œillères à même de fausser les perspectives. C'est la seule manière de baliser une lecture lucide de l'histoire. Cela suppose qu'on se défasse des moules de pensée obsolètes. Qu'on recuse les approches monolithiques. Qu'on prenne garde à ne pas se laisser glisser sur la pente si tentante de simplismes avec leur lot des mirages. Avec sa charge symbolique, la mémoire collective ne sert-elle pas de levier à l'action?

La réponse est, très certainement, oui. D'où la nécessité de la prémunir autant que faire se peut de la pollution idéologique aux conséquences trop souvent dommageables. En toile de fonds de la guerre qui se déroule actuellement sur le territoire de la République démocratique du Congo, se pose toute la problématique des références historiques. En effet, la volonté implicite, mais non moins agissante, de réviser les frontières héritées de la colonisation par le fait de certains protagonistes se fonde sur une lecture pour le moins approximative de la fameuse conférence de Berlin de 1885.

Si la distanciation critique s'est mise à l'œuvre tant au Nord qu'au Sud, dans le champ de la conscience congolaise cependant, s'affirme la nécessité d'une refondation intellectuelle érigée sur le socle de références archivistique et bibliographiques précises. Dans la phase cruciale que traverse le Congo, ce n'est pas un luxe, mais la condition même d'une possible sortie de l'interminable tunnel de la crise. ■

Bibliographie

- Blaimont, M.-Cl., *Black Lola*, éd. du Cerisier, 1994.
- Brasseur-Légrand, Br., « De l'histoire à la légende dorée: le dossier des martyrs ougandais », à paraître dans *Approches du roman et du théâtre missionnaires*, éd. Peter Lang, 2004.
- Gilbert, O.-P., *L'empire du silence. Congo 1946*, éd. du peuple, 1947.
- Lippert, J.-L., *Dialogue des oiseaux du phare*, éd. Luce Wilquin, 1988.
- Lippert, J.-L., *Mani Wata, Talus d'approche*, 1994.
- Mpoyi-Buatu, Th., « L'archéologie africaine: préhistoire et paléontologie », dans *Présence africaine*, 1999.
- Mpoyi-Buatu, Th., *La reproduction*, L'Harmattan, 1987.
- Mudimbe, V.Y., *Les corps glorieux des mots et des êtres. Essai d'un jardin africain à la bénédictine*, coéd. Humanitas et Présence africaine, 1994.
- Reisdorf, I., *L'homme qui demanda du feu*, éd. Labor/R.T.B.F., 1977.
- Russo, A., *Sang mêlé ou ton fils Léopold*, éd. du Griot, 1990.
- Yerushalmi, Y. H., *Zakhor. Histoire et mémoire juive*, traduit de l'anglais par Éric Vigne, Paris, Gallimard, 1991.
- Pour une bibliographie plus développée, se reporter à <www.mukanda.org>.